

TEMPERATURE

De 11 septembre 1904.
Fabrichebt Centigrade
7 à midi 80
Midi 80
3 P. M. 80
5 P. M. 82

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Les derniers jours de la Malmaison.
Le retour des Cendres.
Curiosités de l'Alimentation.
Le timbre international.
Les Vauxours de Paris, Fenilleto de Dimanche. (Suite.)
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

LA

Nouvelle-Orléans ET Panama.

Le "Board of Trade" poursuit activement la campagne qu'il a entreprise pour assurer à notre ville sa part naturelle dans le trafic entre les Etats Unis et l'isthme de Panama, trafic qui va prendre d'ici peu un développement considérable.

Il est incontestable que le port de la Nouvelle-Orléans, de beaucoup plus rapproché de Colon que tout autre grand port commercial des Etats Unis, offre des avantages qu'on ne saurait trouver ailleurs pour l'établissement de relations avec l'isthme.

Il est évident que le prix du fret est moins élevé pour une traversée de quatre jours que pour une traversée du double, de sorte que les marchandises achetées à la Nouvelle-Orléans reviennent moins cher à Colon que des marchandises semblables provenant de New York ou de tout autre point plus éloigné, à condition, bien entendu, que nos négociants les vendent au même prix que partout ailleurs, ce qui est le cas pour toutes les marchandises générales.

C'est donc l'avantage qu'offre la position géographique de notre ville qu'il faut faire ressortir; il faut qu'on sache dans l'isthme de Panama et dans tous les pays de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud qu'il y a profit à expédier de notre port les marchandises achetées aux Etats Unis.

Lorsque les marchands panamais et autres seront complètement renseignés sur la Nouvelle-Orléans ils y auront naturellement leurs ordres, en prendront l'habitude et deviendront nos clients réguliers.

Quant aux matériaux destinés à la construction du canal de Panama il n'y aurait qu'un favoritisme odieux de la part du gouvernement qui pourrait priver la Nouvelle-Orléans de la part qui lui revient légitimement dans ce trafic.

Le comité spécial du "Board of Trade" chargé de s'occuper des relations commerciales avec Panama a nommé avant-hier un

sous-comité qui devra recueillir des données exactes sur les prix de transport, les prix des marchandises, etc., et les réunir dans une brochure qui sera répandue dans l'isthme de Panama et les pays voisins.

LES PERTES

Grandes Batailles.

La bataille de dix jours, dont les environs de Liao Yang vont d'être le théâtre, a été marquée de part et d'autre par un caractère extraordinaire; d'abord, naturellement, des pertes énormes. Quel est le chiffre exact de ces pertes? On figure et on ne le saura vraisemblablement que le jour où la guerre terminée, des écrivains impartiaux chercheront, à l'aide de documents officiels, à tirer de cette grande lutte les multiples enseignements qu'elle comporte.

Pour le moment, nous en sommes réduits aux conjectures. Il semble avéré que les Russes, dans cette longue série de combats, ont perdu 25 ou 30,000 hommes; les pertes japonaises, évidemment supérieures, peuvent s'estimer à 39 ou 43,000 hommes, c'est donc un total de 60,000 hommes tués ou blessés pour deux armées comprenant ensemble à peu près 400,000 hommes, 150,000 du côté russe et 250,000 du côté japonais. Soit une perte générale de 18 0/0 des effectifs.

A ce point de vue, la bataille de Liao Yang peut être comptée parmi les plus sanglantes de l'histoire moderne. Toutefois, il y eut des batailles célèbres où les pertes, toutes proportions gardées, ont été beaucoup plus considérables, notamment les grandes batailles de la guerre de 1870. Voici, du reste, quelques chiffres qui donneront de la question une idée plus complète que tout commentaire.

La grande bataille par laquelle débuta le siècle dernier, Maréngo, coûta aux Français 18 0/0 de leurs effectifs. Si à Liao Yang, les Français n'eurent que 4 0/0 de pertes, par contre les Prussiens en eurent plus du triple. A Eylau et à la Moskowa, la proportion des pertes françaises fut de 16 0/0; les journées de Leipzig et de Waterloo, plus décisives, ont été beaucoup moins meurtrières. La chose peut paraître étrange, mais elle est ainsi.

La campagne de Crimée vit, elle aussi, de formidables hécatombes. A l'Alma, il y eut de part et d'autre 9,000 hommes hors de combat, près de 14,000 à Inkermann et environ 10,000 à Trahtar. A Malakoff, où les alliés engagèrent près de 60,000 hommes, il y eut 10,000 hommes hors de combat, soit 16 0/0 des effectifs; 2,136 tués, 6,399 blessés et 1,420 disparus, dont 5,668 pour les corps directement engagés contre Malakoff. D'après Tieteben, les Russes, dont l'effectif était à peu près le même que celui des alliés, ont eu 13,000 hommes hors de combat, dont 2,900 tués.

Pendant la campagne d'Italie, en 1859, la bataille de Solferino fut particulièrement meurtrière; les Autrichiens perdirent 22,000 hommes et les Franco-Sardes

Veuves d'Hommes Célèbres.

La mort récente d'un homme politique a mis en lumière une catégorie physionomique de veuves d'hommes célèbres.

La mort récente d'un homme politique a mis en lumière une catégorie physionomique de veuves d'hommes célèbres. Mme Meyerbeer vint s'installer à Paris pour assister aux représentations de "l'Africaine" — exemple de sa fidélité à la gloire maritale. Mme la duchesse de Morny aura son portrait dans la galerie des femmes du dix-neuvième siècle.

Rappelons encore quelques veuves d'écrivains ou d'artistes récemment disparus: Mme Michelet, qui fut un précieux auxiliaire du grand historien et à qui il voulait bien rapporter l'inspiration de ses livres lyriques sur "l'Insecte", la "Montagne", le "Mer", "l'Amour". Elle même était écrivain, et elle a laissé, particulièrement sur les bêtes, des pages d'une jolie analyse et d'une notation personnelle.

Mme Lina Sand a suivi de près dans la tombe sa belle sœur, Mme Clésinger. L'une et l'autre avaient survécu à leurs maris: Maurice Sand, peintre, romancier et auteur dramatique, et Clésinger, l'auteur de la "Femme au Serpent", qui était, l'un fils, et l'autre gendre de George Sand.

En ces dernières années moururent aussi Mme Edgar Quinet, Mme Meissonnier, Mme Leabey, Mme Théodore de Banville, mère du peintre Rochegrosse.

Il convient de rappeler le souvenir d'une veuve dont la grande intelligence et l'âme ardemment patriote eussent été singulièrement attristées par les turpitudes de l'heure présente: Mme de Maheon, née Castrics. Après la mort du maréchal, elle vécut dans son hôtel de la rue de Bellechasse avec une grande simplicité — car le pouvoir lui d'augmenter leur fortune l'avait amoindri.

Chacun sait avec quelle dignité, quelle noblesse de cœur Mme Carnot, qui est morte récemment, avait su accepter le malheur épouvantable qui lui avait ravi son mari.

Dans une tristesse aussi grande, avec une pénible similitude de destinée, Mme Félix Faure est devenue veuve. Par son inlassable charité elle rend plus sympathique encore un nom que son mari avait fait estimer même de ses adversaires.

Son très bel exemple est suivi par sa fille, qui a épousé M. Goyan, le très distingué philosophe, collaborateur de la "Revue des Deux Mondes".

La comtesse de Lesseps vit tantôt dans son hôtel de l'avenue Montaigne, tantôt à la Chesnaie, en Berry, toujours entourée de ses enfants qui l'adorent.

Rappelons le mariage de Mme de Miribel, Mme Krotz, Mme Appert, Mme Caro.

Récemment Mme l'amirale Marchal, les générales Davoust, duchesse d'Auerstedt, Herré, de Coëls à leur tour ont dû prendre le deuil.

Mme Pasteur est une figure des plus touchantes. Sa piété dévouée est légendaire, comme son accueil affable et sa bienveillance. Elle vit tantôt à Arbois, plus souvent à l'Institut Pasteur, parmi les choses qui furent familières à son mari, et chaque jour elle s'assied au bureau du grand savant. Chaque jour M. J. B. Pasteur et M. Valéry Radot, son gendre, la viennent voir; et chaque dimanche ses enfants et petits-enfants sont réunis à sa table.

LES PERTES

Sur ce chapitre, la guerre de 1870 est des plus intéressantes à étudier. A Froeschwiller, la première grande bataille de la désastreuse campagne, les Français ont 45,000 hommes engagés; leurs pertes s'élevèrent à environ 17,000 hommes, dont plus de 6,000 prisonniers; 760 officiers sont tués ou blessés et 200 pris sur le champ de bataille.

Les Allemands, dont les effectifs s'élevèrent à 125,000 hommes, près du triple des effectifs français, ont plus de 10,000 hommes, dont 500 officiers, hors de combat.

A Rezonville, l'une des batailles les plus sanglantes du siècle dernier, la plus meurtrière de la guerre franco-allemande, les Français, sur un effectif de 153,000 hommes, perdirent 837 officiers (147 tués, 597 blessés et 93 disparus) et 18,122 hommes (1,220 tués, 9,523 blessés et 5,379 disparus). Les Allemands, sur 115,000 hommes, perdirent 711 officiers (236 tués, 476 blessés et 5 disparus) et 15,079 hommes (4,185 tués, 9,932 blessés et 962 disparus). On voit l'énorme proportion des pertes allemandes, surtout en tués.

A Saint-Privat, les Français mirent en ligne 125,000 hommes et les Allemands 284,000, plus du double. Les premiers perdirent 395 officiers (88 tués, 396 blessés et 111 disparus) et 11,680 hommes (1,058 tués, 6,313 blessés et 4,309 disparus). Les seconds perdirent 900 officiers (328 tués et 572 blessés) et 19,260 hommes (4,909 tués, 13,858 blessés et 493 disparus). Ce jour-là, la garde prussienne eut 307 officiers et 7,744 hommes tués ou blessés.

A Sedan, 124,000 Français luttèrent contre 242,000 Allemands, presque le double. Les Français perdirent 3,000 tués, 14,000 blessés et 21,000 disparus, prisonniers sur le champ de bataille. Les Allemands ont 465 officiers et 8,460 hommes hors de combat.

Les autres batailles de la guerre franco-allemande furent beaucoup moins meurtrières, sauf la bataille de Champigny, où les pertes se montèrent, pour les Français à 339 officiers (115 tués, 350 blessés et 44 disparus) et 11,546 hommes, et pour les Allemands à 259 officiers (75 tués, 183 blessés et 1 disparu) et 5,913 hommes.

On le voit, si la bataille de Liao Yang a été effroyablement meurtrière, elle se dégage pas, au point de vue des pertes, plusieurs des grandes batailles du siècle dernier, Maréngo, La Moskowa, Froeschwiller, Rezonville, La Moskowa surtout, avec laquelle elle a de bien curieuses analogies.

C'est terrible, c'est épouvantable, mais c'est la guerre. Comme l'a dit le grand patriote russe qu'est le général Dragomirow, la guerre n'est pas, n'a jamais été un jeu d'enfants. Sans contredit, il faut déplorer le sang versé, on peut et on doit s'efforcer de diminuer les pertes que causera le feu; mais il ne faut pas pousser ce soin jusqu'à oublier que l'on va à la guerre, non pour diminuer les pertes, mais pour atteindre son but, quelles que soient les pertes.

THEATRES.

CRESCENT.

"Darkest Africa" va clore triomphalement ce soir la semaine au Crescent.

Demain soir Mason et Mason dans "Fritz and Smitz" une co-

OPERA FRANÇAIS.

Des belles salles hier en matinée et le soir à l'Opéra Français ou la troupe Baldwin-Melville a joué "The Night Before Christmas".

Demain en matinée "Charley's Aunt", une amusante pièce de Brandon Thomas.

GRAND OPERA HOUSE.

Il y aura foule aujourd'hui au "Grand" pour les deux dernières représentations de "The Cherry Pickers", la pièce militaire que joue admirablement la troupe de M. Fourton.

ORPHEUM.

La direction de l'Orpheum a préparé pour l'ouverture, lundi soir, un programme appelé à faire sensation.

L'ABEILLE

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

LA DELAISSEE

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

PREMIERE PARTIE

Mensonge d'Amour.

Germaine fixait sur la brave créature qui la tirait de cette pas-

se terrible de son existence, où elle se voyait devant elle que la honte, la misère et le désespoir, — ses yeux bleus frangés de cils noirs, beaux et étranges, clairs comme une eau limpide dans la douceur du sentiment, très durs dans la violence de la haine ou du mépris.

Il décollait en ce moment une colère qui gonfla sous le corsage la poitrine pleine.

— Tu ne m'as rien dit, baibautia son interlocutrice.

— Puisque ce n'est que d'hier... Et quand même, je n'ai rien à te dire.

— Je ne te demande que ça: pourquoi t'as-tu épousé?

— Non.

— Pourquoi t'as-tu épousé?

— Parce qu'il est marié!

— Derrière ce bureau, un petit homme aux cheveux en brosse très durs, soignés, tiré à quatre épingles, le ruban rouge à la boutonnière regardait la porte s'ouvrir.

Celle qui venait de la pousser n'avait pas encore pénétré dans l'antre où les employés se haussaient généralement en tremblant, qu'une voix brutale, celle de l'autocrate procédant du reste à peu de choses près, de la même manière, pour recevoir nombre de gens, qu'ils fussent ou non des solliciteurs, ayant la naïveté de s'adresser à lui.

— Qu'est-ce que vous voulez... Quoi?... Pourquoi êtes-vous ici... Répondez! vous avez deux minutes, deux minutes pour vous expliquer... pas une seconde de plus... Allons; en voilà une demi-déconvenue... Parlez! ah! c'est vous... Desbriens, hein?

— Oui, monsieur, Desbriens.

— Qu'est-ce qu'il vous faut! — Ma demande a dû vous être présentée, monsieur, elle a été faite dans toutes les règles.

— Si vous croyez que je me la rappelle, votre demande... Je n'ai que ça de tous les côtés, des demandes... Je suppose cependant que c'est pour un congé... Vous ne seriez pas là pour que vaille.

— En effet, monsieur...

— En effet! Dites oui ou non! — Oui, monsieur.

— Pour quel motif, voulez-vous un congé?

— Je n'en ai pas pris cet été, faisant non seulement mon service, mais celui d'une compagnie malade... Aujourd'hui je désire aller passer huit jours après de mon petit garçon qui est en nourrice.

— C'est vrai, je me souviens... vous m'avez raconté l'histoire... Vous avez un petit garçon... pas de mari, il me semble?

Il fixait sur elle des yeux coupants, comme des yeux de métal.

Germaine Desbriens les connaissait ces yeux là.

— Elle y voyait, elle l'y avait déjà vue, — une flamme légère qui allait grandir.

Chez le patron comme chez le directeur, comme chez le chef de rayon, et comme chez d'autres, beaucoup trop d'autres, hélas! le désir s'éveillait, à peine les regards en contact.

— Les demandes muettes et les offres cyniques ne l'atteignaient point.

Elle vivait dans l'amertume d'un rêve disparu, dans la conscience d'une œuvre à accomplir: élever son fils, en faire un homme.

Pour lui, rien ne serait dur. C'était le forcer à accomplir son devoir.

Et debout devant cet homme encore jeune au physique vaillant, colossalement riche, elle pensait à celui qui, trois ans plus tôt, en lui mentant sur tout, l'amena à ce premier rendez-vous, où l'on marcha sans s'en rendre compte, ivre de jeunesse et grisé de baisers.

Quel réveil!

Cette réminiscence passa comme l'éclair, dans le cerveau de la jeune femme.

La leur devint fulgurante, au fond de la prunelle de M. Leferrier, le patron.

— Pas de mari? répéta-t-il. — Non, monsieur, pas de mari.

— Germaine Desbriens, qui qu'il dut lui en coûter, ne supporterait pas de la patron, ce que tant d'autres avaient supporté.

— C'est bien, dit-il, vous êtes très digne, très courageuse... Je ne suis pas un ogre, mais pas du tout, au fond... Si vous voulez même quinze jours, je vous les donne.

— Oh est-il en nourrice, votre petit!

— Chez la brave femme qui fut ma vraie nourrice, à moi... A Pargnies, en Champagne.

— Tiens, mais j'y vais chasser pendant une huitaine, j'y pars après-demain!

Un froncement d'approcha sur les yeux clairs de l'employée, les longs sourcils lisses et brillants. Cela fut imperceptible.

Elle interrogea, avec une hésitation, que l'autocrate, si soudainement adouci, dut prendre pour une manifestation du sentiment bien net de son indiscrétion, tres audacieuse par rapport à lui, devant qui l'on osait à peine ouvrir la bouche.

— Chez le duc de Mo roof? — Non pas.

Et comme son silence équivalait à une seconde interrogation: — Au château de la Hétraie, répondit M. Leferrier.

— Ah! ah! chez les Gosselin.

Il eut un rire quelque peu grinçant, un rire qui décollait pour ceux qui le connaissaient même lui, habitué à faire tout ployer.